

XYZ. La revue de la nouvelle

Des nouvelles de ma tumeur

David Clerson



Number 113, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clerson, D. (2013). Des nouvelles de ma tumeur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (113), 25–29.

Des nouvelles de ma tumeur

David Clerson

UN AMI m'a raconté l'avoir croisée à Bornéo; un autre à Shanghai. Il paraît qu'elle se porte bien, et je m'en réjouis. Mais ce qui me fait le plus plaisir, c'est quand elle prend le temps de m'écrire une lettre. J'en reçois trop rarement, et chacune me comble de bonheur. Je m'installe bien enfoncé dans le fauteuil de mon salon, j'ouvre la lettre et je la lis et la relis. Aujourd'hui je ne connais rien de meilleur.



Cher David, je reviens tout juste d'une expédition sur le fleuve Amazone. J'y ai rencontré deux Américains : un aviateur retraité, vétérans de la guerre de Corée, et un jeune néo-hippie, passionné d'herboristerie. J'ai eu avec eux des discussions passionnantes.

Le premier m'a raconté ses exploits militaires. De son temps, disait-il, la guerre était encore histoire d'héroïsme. Il m'a parlé d'avions écrasés, d'ennemis mitraillés par dizaines, du débarquement d'Incheon, de la traversée du trente-huitième parallèle, et ses paroles m'ont paru empreintes d'une tragique nostalgie.

Le second m'a dit se préparer pour un rite initiatique. Il comptait s'enfoncer dans la jungle y consommer de l'ayahuasca, une boisson hallucinogène. Quand il m'a proposé d'aller vivre cette expérience avec lui, j'ai hésité un moment — il paraît que cette drogue change le rapport à la vie —, mais j'ai vite conclu que ce n'était pas sage. Et puis je devais me méfier : l'aviateur ne cessait de me payer des cocktails, et je n'avais plus toute ma tête.

Aujourd'hui je vais reprendre la route pour Rio de Janeiro. J'ai hâte d'y retrouver les plages, les rues bondées, la chaleur des gens, la vue du sommet du Corcovado.

Tu sais, tu me manques souvent. Chaque fois que j'entends le bruit des vagues et du vent qui souffle sur l'océan, je me rappelle le bonheur que nous avions à les écouter ensemble, et je crois revoir ces petits crabes qui couraient à tes pieds, sur une plage de Samoa, il y a déjà combien d'années ? Tu t'en souviens sûrement : tu avais trouvé le corps mou d'un gigantesque poulpe échoué sur le sable.

Ce fut de bien belles années. Il paraît qu'il ne faut pas vivre dans le regret. Parfois je me laisse un peu aller.

Je t'embrasse.

Ta tumeur



Ce n'avait d'abord été qu'une rougeur, ensuite une modeste bosse, puis on aurait dit un court moignon, sorte d'ébauche de bras sur mon épaule. Je me réjouissais de la voir grandir, imprévisible, restant du même format pendant des semaines, puis doublant de volume en une seule nuit. Avec elle chaque jour était une fête. Je tournais la tête à gauche et je la regardais sur mon épaule. Sa forme ronde. Les veines qui y saillaient. Et il y avait aussi ses couleurs : des variantes de rouge, changeant de semaine en semaine, passant du lie de vin à l'ocre, au rouge framboise. Parfois je la touchais, appréciant sa texture un peu rugueuse. Souvent je lui parlais, lui disais le peu que je savais de la vie et de la mort, du cycle des saisons, des mystères de la Terre et de la noirceur infinie de l'espace, et elle m'écoutait. D'autres fois c'était elle qui prenait la parole, me parlait du sang qui coule dans mes veines, de l'air qui emplit mes poumons, de mes réseaux sanguins et nerveux, du plasma que filtrent mes reins, de mes muscles et de mes os, du blanchiment de mes cheveux, de mes dents cariées, des comédons qui bouchent les pores de ma peau, de la disparition progressive de mes neurones, de l'engrassement de mes boyaux...

C'est ce dont elle me parlait, et je n'aurais pas souhaité qu'elle me parle d'autre chose. Et l'écoutant, je me surprénais parfois à pleurer, comme s'il n'y avait jamais rien eu de plus vrai et de plus beau que les mots qui sortaient de sa bouche.

Dès que nous en avons l'occasion, nous allions sur la plage. Le soleil brillait fort, faisait s'allumer des étincelles dans le sable et luire des gouttelettes de sueur sur nos peaux.

Je me souviens de sa présence, tout près de moi, sur mon épaule, pendant que nous bâtissions un château de sable comme il ne s'en fait plus, une construction cyclopéenne pour écrevisses aristocratiques, avec de hautes tours coiffées de coquillages en spirales, des escaliers pharaoniques, d'étroites meurtrières finement découpées dans des murs décorés de minuscules étoiles de mer, et de profondes tranchées remplies d'eau salée. Je le construisais de mes mains, mais c'était ma tumeur qui m'inspirait dans mon travail. C'était une tumeur de génie, née pour les grands projets. Avec elle la vie était toujours une aventure.

Je me souviens aussi de toutes ces fois où nous nagions ensemble, ma tête hors de l'eau et elle à côté de moi, sur mon épaule, comme une seconde tête atrophiée. Nous regardions tous deux vers l'horizon. Et nous y voyions des choses : de fabuleux monstres marins, des épaves remontées du fond de l'océan, des îles que personne n'avait jamais explorées...



Sur mon épaule gauche, ma peau est lisse. Je respire, mais ne crois pas vraiment vivre. Tu m'écris, ma tumeur, de Bangkok, de Paris, de Ouagadougou, mais moi je ne sais où t'écrire. Parfois je m'installe devant une carte du monde et j'essaie d'anticiper le cours de ton voyage, mais je n'y parviens jamais : tu me surprends toujours. Te sachant partie de Budapest en direction de Moscou, je t'imaginai continuer vers l'est, emprunter le Transsibérien, mais non : tu sautes dans un avion pour New York, y prends une correspondance pour Miami et pars naviguer dans les Antilles.

Il y a peu tu es allée sur une plage du Mexique. Tu y as pensé à moi, m'as-tu raconté. Tu t'y es soulée au mescal en te rappelant nos jeux sur la plage, et tu as vomi dans la mer. J'aurais aimé être à tes côtés. Te soutenir pendant que tes tripes se vidaient dans les vagues. Ou peut-être vomir avec toi. Ce n'aurait pu qu'être beau. Nous aurions été ensemble.



« Je ne reviendrai pas. » C'est ce que tu m'as dit le jour de ton départ, et je t'ai crue. Tu étais née de ma chair et tu t'arrachais à ma chair pour t'en aller enfin vivre, comme si avec moi tu ne pouvais que mourir.

J'ai cru que tu ne reviendrais pas, mais mon médecin m'a confirmé aujourd'hui la présence de métastases, et je me sens déjà moins seul, attendant ton retour.



Je marche sur la plage, regardant mes épaules, mes mains, mes bras, mon ventre, mes jambes, y cherchant une rougeur, une lésion, ou tout autre signe de l'apparition d'une tumeur. Les crabes sont nombreux : on croirait qu'ils me suivent. Je marche avec eux. Tu n'es pas là. Y a-t-il quelque chance que nous finissions nos jours ensemble ? Je ne sais si c'est toi qui apparaîtras de nouveau sur ma peau ou un étranger, un rustre sans imagination, de mauvaise compagnie. C'est avec toi et avec nulle autre que je veux mourir. Je reçois encore tes lettres, et toi tu ne sais rien de ma vie. Mais tu es là, dans mon sang, sur ma peau, dans mon ventre. Je ne saurais mourir sans toi. Tu verras : nous partirons ensemble, et c'est ensemble que nous poursuivrons la Grande Aventure.



Ce matin, en me regardant dans le miroir, il m'a semblé
28 que mon nez n'avait jamais été si long et mes oreilles si

grandes. Il paraît qu'ils grandissent toute la vie, et même après, imperceptiblement. Ce sont comme des tumeurs, des compagnons de route. Avec nous pour la vie. Et je me suis demandé si, vieillard éternel vieillissant pour l'éternité, ma tête prendrait l'allure de celle d'un très vieil éléphant : mon nez comme une molle trompe et mes trop grandes oreilles pendant de chaque côté de ma tête, jusqu'à toucher un jour le sol et le balayer de sa poussière, traçant un ultime chemin sur la terre des hommes.

C'est ce que je me suis demandé, mais tu m'as appris, tumeur, à ne pas croire en l'éternité.